
Pour une ontologie précaire. Une approche orientée vers la subjectivité

For a precarious ontology. A subject-oriented approach

Emiliana Armano, Cristina Morini et Annalisa Murgia

Traducteur : Andrea Cavazzini



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/grm/4068>

DOI : 10.4000/grm.4068

ISSN : 1775-3902

Éditeur

Groupe de Recherches Matérialistes

Référence électronique

Emiliana Armano, Cristina Morini et Annalisa Murgia, « Pour une ontologie précaire. Une approche orientée vers la subjectivité », *Cahiers du GRM* [En ligne], 21 | 2023, mis en ligne le 14 novembre 2023, consulté le 28 novembre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/grm/4068> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/grm.4068>

Ce document a été généré automatiquement le 28 novembre 2023.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Pour une ontologie précaire. Une approche orientée vers la subjectivité

For a precarious ontology. A subject-oriented approach

Emiliana Armano, Cristina Morini et Annalisa Murgia

Traduction : Andrea Cavazzini

NOTE DE L'AUTEUR

Cette étude a été partiellement réalisée au sein du projet SHARE qui a bénéficié d'un financement du Conseil européen de la Recherche (ERC) au titre du programme-cadre de l'Union européenne pour la recherche et l'innovation « Horizon 2020 » (convention de subvention n° 715950). Une première version de cet article a été publiée en Anglais, intitulée « Conceptualising precariousness. A subject-oriented approach » in Joseph Choonara, Annalisa Murgia et Renato Miguel Carmo (dir.), *Faces of Precarity : Critical Perspectives on Work, Subjectivities and Struggles*, Bristol, Bristol University Press, 2022, pp 29-43 (une deuxième version en Italien intitulée « Per un'ontologia Precaria. L'approccio orientato alla soggettività » a été publiée dans Alisa del Re, Bruna Mura Lorenza Perini, (éd.), *Spazi, Tempi, Utopie del (non) Lavoro*, dossier in *Economia e Società Regionale*, 2, 2022).

Introduction

- 1 Ces dernières décennies ont été marquées par l'essor d'une vaste littérature consacrée aux processus de précarisation¹. Plus précisément, deux orientations principales de la recherche se dégagent qui ont structuré les approches sociologiques de la précarité. La première, qui a été développée principalement dans le champ de la sociologie économique, entend la précarité au sens spécifique de « travail non-standard » et a

essayé de cerner les dynamiques structurelles responsables de l'érosion du régime fordiste de l'emploi en ce qui concerne une partie grandissante de la force-travail². Cette première approche se concentre sur les transformations objectives du travail dans la situation présente, sur la diffusion de formes d'emploi provisoires et contingentes et sur leurs effets touchant la protection sociale³. La deuxième orientation de la recherche est en revanche davantage intéressée par l'expérience subjective de la « précarité existentielle »⁴ qui enveloppe la vie tout entière des individus⁵. L'attention se porte dans ce cas de figure sur les effets que la précarisation produit non seulement sur le travail, mais aussi sur la vie et sur la production de subjectivités⁶.

- 2 Les analyses que nous présentons dans cette contribution s'inscrivent dans ce deuxième sillage, dont l'intérêt consiste à comprendre la manière dont les processus de précarisation investissent les formes de la subjectivité dans le cadre de ce qu'on appelle la *génération précaire*⁷. Dans cette perspective, la subjectivité précaire n'est pas seulement liée d'un point de vue objectif à la condition provisoire ou discontinue de l'emploi, mais surtout conditionnée subjectivement par le fait d'être assignée à une situation d'auto-activation incessante de ses ressources, en se chargeant ainsi de la responsabilité exclusive tant de ses propres choix que des problèmes immanents à la protection sociale⁸.
- 3 A partir des résultats d'une série de recherches réalisées sur ces problématiques et menées principalement dans le contexte italien⁹, cet article se concentre sur la manière dont la précarité est représentée subjectivement, aussi à partir de l'irruption de la pandémie du Covid-19. Plus précisément, le texte se développe de la manière suivante : la première partie introduit les deux tendances principales des études consacrées à la précarité pour se concentrer ensuite sur la tendance qui explore la précarité en tant que production de subjectivités.

Dans notre lecture, le sujet précaire apparaît comme un précaire-entreprise, poussé à se voir comme le seul et unique responsable de son destin et à investir de manière totalisante la fabrication de sa propre subjectivité.

- 4 Le texte se poursuit par une réflexion sur les processus de numérisation dans la conjoncture pandémique et sur la manière dont ils ont investi la production des subjectivités. Dans la dernière partie, nous interrogeons les possibilités de l'action individuelle et collective en nous penchant sur la manière dont des formes potentielles de résistance vis-à-vis de la précarité peuvent être élaborées à travers la réappropriation de la dimension corporelle et perceptive dans la construction consciente de relations sociales, affectives et de proximité.

Précarité comme production de subjectivité

- 5 L'hypothèse qui oriente notre analyse est la suivante : la diffusion des processus de précarisation constitue l'un des traits fondamentaux des formes actuelles de la subjectivation. Afin de comprendre et d'interpréter les expériences des sujets par rapport tant au travail qu'à d'autres sphères de la vie, nous considérons comme utile de distinguer, d'une part, un usage du concept de précarité visant à saisir la désintégration des figures traditionnelles de l'emploi et, d'autre part, un autre usage du même concept visant en revanche la précarité et la précarisation en tant que transformation des

relations sociales dans le sens d'une incertitude grandissante tant sur le plan de l'expérience quotidienne que sur celui de la perception du futur¹⁰.

De ce point de vue, il importe d'insister sur la différence entre *condition* et *expérience*. La précarité, en effet, ne saurait être interprétée uniquement comme l'expression d'une condition professionnelle instable. Elle est fortement connotée par la transformation du travail lui-même lequel, d'une part, sort des cadres de l'entreprise fordiste et de ses disciplines organisationnelles d'acier en rencontrant ainsi les désirs d'autonomie des sujets et, d'autre part, se charge d'investissements inédits passant de l'éthique de l'obligation à celle de l'autoréalisation¹¹. Dans ce processus, les frontières du travail sont transgressées vers un espace qui est social et existentiel d'une manière plus immédiate.

6 Ainsi, le vocabulaire de la *condition* ne suffit pas pour rendre compte des différents niveaux qui composent le paysage cognitif-émotionnel, pluri-stratifié, de la subjectivité précaire et de ses transformations, puisqu'il n'évoque ni ne représente les zones de transition, les passages, les traversées immanents à l'*expérience* des vies précaires, lesquelles changent au fil du temps en fonction des leurs différents positionnements au sein de l'emploi, mais aussi de l'espace, des phases de la vie, des relations personnelles. En outre, si la condition est largement surdéterminée, l'expérience agit directement et mène à s'interroger et à essayer de briser ladite condition. Tout cela apparaît encore plus significatif si nous prêtons plus d'attention au rapport entre l'expérience précaire, d'une part, et, d'autre part, les corps des travailleurs précaires, ainsi que nous essayons de le faire dans cette contribution.

7 Du point de vue de la reconstruction de leur propre expérience, pour ceux qui vivent le passage entre un emploi et un autre, entre la formation et l'emploi, entre l'emploi et le non-emploi, dans la temporalité provisoire des contrats d'embauche, la souffrance principale semble être liée à la difficulté de donner forme à un récit orienté, de définir une histoire, de reconnaître une « intrigue » dans les activités exercées, et même d'identifier un objectif reconnaissable à atteindre¹². Le fait d'être privé d'objectif de long terme peut rendre extrêmement vulnérables à l'égard de l'urgence de l'instant présent.

De manière significative, les personnes précaires, d'une part, continuent à élaborer des stratégies pour la construction d'horizons futurs mais, d'autre part, tendent à se représenter leur propre avenir comme le résultat de discontinuités qui se situent au-delà de leur pouvoir de les maîtriser¹³.

8 Ainsi, la difficulté de figurer le futur agit sur la construction du présent, à travers des sentiments d'insécurité et d'isolement, le sujet étant inscrit dans un système dont les traits les plus immédiatement évidents expriment la labilité des liens sociaux. Et c'est peut-être justement sur cette labilité que se fondent la représentation et l'expérience de la précarité : un réel perçu comme toujours changeant, qui pousse à adopter des stratégies de conduite elles-mêmes changeantes.

9 La conséquence est que les liens et les appartenances se configurent toujours comme réversibles et partielles, et que les stratégies de moyen terme ou de moyenne portée sont les plus adaptées à la vie d'individus qui peinent à rattacher la sphère des valeurs, ou celle des objectifs de long terme, à la sphère de l'agir quotidien.

De ce point de vue, la précarité peut être lue comme un affaiblissement et une désarticulation du lien social, qui s'articule à une augmentation du sentiment de

dépendance à l'égard d'un contexte changeant auquel il faut savoir s'adapter de la manière la plus rapide possible.

- 10 De tels processus constituent l'une des racines fondamentales qui caractérisent l'expérience et les registres discursifs de la subjectivité précaire. Les acteurs sociaux s'auto-situent dans une position de subalternité dans l'ordre symbolique de leur quotidien et cette dévalorisation constitue le premier pas vers l'intériorisation du sentiment d'impuissance, de non-valeur et de dépendance. Ce qui rend difficile aussi l'articulation réciproque des trajets individuels au sein de la société et par conséquent le partage de stratégies d'action possibles.

Dès lors qu'on se fixe l'objectif d'enquêter sur la précarisation par une approche orientée vers la subjectivité¹⁴, il importe de rappeler brièvement la notion de subjectivité que nous adoptons. La subjectivité, dans les sciences sociales, implique l'intentionnalité et donc la capacité d'identifier des fins et de construire des parcours d'action dotés de sens. Ce qui requiert la distinction entre deux catégories implicitement présentes dans l'action de n'importe quel sujet doté d'intentionnalité : la motivation de l'agir et la signification subjective.

- 11 Dans le cadre du vaste débat autour de la subjectivité, nous nous positionnons dans un dialogue avec ce type de pensée féministe¹⁵ qui a considéré depuis toujours la subjectivité comme située et incorporée au sein des relations de pouvoir et des discours dominants et qui a par conséquent estimé nécessaire de repenser la subjectivité dans des termes incluant l'exercice d'une *agency* et donc l'action collective et politique.

La subjectivité précaire dans le devenir-entreprise du Soi

- 12 Dans le schéma que nous avons esquissé, il est intéressant de se concentrer en particulier sur le processus à travers lequel le sujet est appelé à être l'artisan de sa propre destinée et l'« entrepreneur de soi-même »¹⁶ – un processus visant à transformer les citoyens en entrepreneurs de leur propre « capital humain », et qui engendre par là des formes de subjectivation et de construction de soi fondées sur l'individualisation et sur la logique de l'entreprise¹⁷.

De ce point de vue, l'expérience du « précaire-entrepreneur-de-soi » est assignable, non seulement aux formes du travail temporaire définies par les conditions du contrat d'embauche, donc par le travail tant dépendant qu'autonome, mais aussi et surtout à cet ensemble hybride de situations qui poussent l'individu à prendre sur soi le risque d'entreprise, ce qui correspond à un investissement total de la subjectivité. Dans le régime néolibéral, les entreprises et les institutions tendent à promouvoir des discours et des rhétoriques managériaux centrés sur l'autonomie, la liberté et la coopération, en s'appuyant sur ces éléments pour motiver et susciter la participation à la vie-au-travail. Ainsi, la vie sociale et la vie publique semblent s'inscrire dans une logique de la récompense au sein d'un horizon d'attente centré sur l'auto-activation des ressources individuelles, sur la prise de risque et donc sur les sentiments de culpabilité et d'insuffisance.

- 13 Déjà au début de ce siècle, André Gorz a analysé la mise-en-valeur de l'individu au profit de la valorisation capitaliste. Dans une telle logique, le sujet précaire doit participer activement à sa propre exploitation : il n'est donc pas « exploité », mais au

contraire spontanément disponible pour se réinventer, se mettre en jeu, prendre des risques et même s'endetter au nom de sa propre auto-réalisation¹⁸. Luc Boltanski et Ève Chiapello ont mis en évidence la manière dont, dans le « nouvel esprit du capitalisme », qui n'est plus disciplinaire, c'est-à-dire fondé sur l'obéissance et le contrôle, l'idéologie néolibérale parvient à incorporer les instances anti-autoritaires de la participation et de l'auto-détermination, les besoins d'expression créatrice et imaginante, ainsi que la critique du travail répétitif et aliénant-aliéné, toutes les exigences en somme que portaient les mouvements sociaux des années 1960 et 1970¹⁹. En particulier, le désir d'un travail qui représente une activité dense et riche de sens, dans laquelle pouvoir se reconnaître, expose les sujets à des processus de subjectivation spécifiques, à cause justement de leur propre recherche d'une réalisation de leur créativité. En un sens, les sujets sont capturés par ce que l'on pourrait appeler le « piège de la passion »²⁰ : d'une part, ils recherchent des activités qui sont des sources de passion, reconnaissance et plaisir, mais, d'autre part, au cours de cette recherche, ils font l'expérience de la passion dans l'autre sens du terme : la peine, la souffrance et la fatigue provoquées par l'expérience de la précarité. On constate donc un phénomène de « capture » des passions, des affects et des relations humaines qui va au-delà de la sphère professionnelle. Et c'est justement la capacité des individus de se projeter dans leur travail qui devient un instrument du modèle productif contemporain²¹.

- 14 Si le discours néolibéral semble faire une place au désir de pouvoir faire de soi-même et de ses vécus – on pourrait les appeler : les « instances de puissance » du sujet en devenir – le point de départ de l'action, il détourne en même temps ces instances en direction de la réalisation de performances individuelles ayant comme horizon le marché.

À ce propos, Sergio Bologna a insisté sur le fait que l'autonomie et la créativité constituent des facteurs d'attraction et en même temps des traits fondateurs de la subjectivité dans le néolibéralisme²². Dans une telle subjectivité coexistent, d'une part, une tendance à fuir le travail salarié, un puissant élan individualisant et libérateur voulant pouvoir décider et agir par soi-même et, d'autre part, l'implication de la personnalité tout entière dans la prestation professionnelle. Ce qui fait que les formes d'exploitation du travail deviennent plus intenses que par le passé, justement à cause du fait qu'elles se fondent sur l'auto-responsabilisation de l'individu, lequel se persuade qu'il est l'artisan et la cause de sa réussite ou de son échec, en devenant ainsi, d'une part, capable de s'auto-exploiter de manière efficace et, d'autre part, incapable de percevoir les contraintes imposées par le système.

- 15 Ce concept a été exprimé de manière efficace par Mark Fisher, suivant lequel l'une des tactiques les plus réussies des classes dominantes a été la « responsabilisation » de l'individu isolé, la conviction qu'on lui a injectée que sa pauvreté, son manque de chances ou le chômage ne sont que de sa faute²³. Ce que Fisher appelle « volontarisme magique » - c'est-à-dire la conviction que chacun a le pouvoir de devenir tout ce qu'il souhaite être – représente aujourd'hui l'idéologie dominante et la religion implicite de la société capitaliste contemporaine. C'est grâce à ce dispositif idéologique que le risque a été déplacé du système à l'individu et que ce dernier a été induit à porter la faute de ses misères au lieu de l'attribuer aux structures sociales, en finissant par se percevoir comme le seul responsable tant de ses réussites que de ses défaites²⁴.
- 16 Dans cette perspective, il nous importe de cerner les manières dont la nouvelle *production de subjectivité* opérée par le modèle néolibéral prend forme et tend à se

transformer. Alors que dans le capitalisme industriel classique la condition préalable de l'accumulation était le contrôle des machines tendant à incorporer le savoir technique, dans le capitalisme néolibéral l'accumulation se fonde aussi sur le contrôle du savoir immanent aux sujets, en particulier celui des sujets féminins, desquels il est exigé qu'ils soutiennent le capital de mille manières de plus en plus intimes et personnelles²⁵. L'entreprise dont le capitalisme a besoin de se rendre maître est ainsi l'être humain lui-même, notre Moi dans la société et dans notre être-en-relation.

Subjectivité précaire et numérisation au temps de la pandémie

- 17 La réflexion sur les contextes économiques, sur la structure du marché du travail, sur les paradigmes de la production et de la reproduction implique une également de réfléchir sur l'ontologie précaire du sujet contemporain, rongé dans ses dimensions existentielles (son temps vital et ses relations avec le monde qui l'entoure) par des dispositifs liés aux nouveaux processus technologiques et aux puissances *extractives* du capitalisme.

L'un des traits principaux du capitalisme contemporain, davantage accentué par la pandémie globale, concerne la diffusion de la numérisation, laquelle a *ré-médiatisé* l'ensemble des relations sociales²⁶.

- 18 C'est en effet pendant la pandémie que s'est produit le grand bond en avant vers l'intégration permanente de la technologie numérique dans le moindre aspect de la vie, moyennant l'accélération de la numérisation. Les intérieurs domestiques ne sont plus des espaces exclusivement personnels mais, grâce à la connectivité numérique ultrarapide, des lieux de travail, de divertissement, d'instruction et de sociabilité « en distanciel ». Au sein des habitats en effet ont été expérimentées pour la première fois, à l'échelle globale et touchant des vastes masses, des formes de travail, de reproduction et d'apprentissage « à distance ». Plus précisément, si la possibilité de se connecter a constitué une ressource fondamentale dans la période de la crise pandémique, ces activités laborieuses sont devenues en même temps de plus en plus procéduralisées et reproductibles, et partant inéluctablement plus pauvres du point de vue des interactions informelles, empathiques. L'expérience de cette accentuation du processus de déracinement des relations sociales à l'égard des contextes locaux de l'interaction reconfigure la perception de la confiance, tout comme la dimension du risque, de la sécurité et du danger.
- 19 Comme il a été écrit récemment²⁷, c'est avec la pandémie du Covid-19 que le concept beekien du risque devient décisif et finit par être reformulé. Dans les interactions humaines médiatisées par le numérique, et en particulier à travers les plateformes numériques, les sujets sont induits à faire confiance à des systèmes et à des dispositifs impersonnels, ainsi qu'à des procédures algorithmiques et à des personnes anonymes. Faire l'expérience de la précarité consiste en ce sens à ressentir sa participation à un univers d'événements situé au-delà de notre contrôle, que l'on ne comprend pas entièrement et qui est en contradiction par conséquent avec l'attente généralisée dans le néolibéralisme d'avoir à sa disposition un monde de possibilités sans limites ni frontières.

- 20 Dans un tel cadre, la numérisation a agi sur les processus de production de la subjectivité précaire d'une manière ambivalente : d'une part, elle a fourni un potentiel de libération de la capacité cognitive et relationnelle en promettant et en permettant de dépasser les limites physiques imposées par le confinement ; d'autre part, elle a impulsé des réponses individuelles prédéterminées tendanciellement réactives, dans un processus de *réorganisation hétéronome de la structuration de l'intériorité et de l'identité humaines* avec des effets très profonds sur les existences²⁸. Les chemins de réponse prévus par les médiations numériques ne permettent pas des espaces et des temps suffisamment dilatés pour mener une réflexion approfondie, et orientent habituellement vers des réponses réactives et immédiates puisqu'ils sont constitués de manière à produire une série d'expériences-*spot*. Byung-Chul Han a consacré des pages visionnaires et prophétiques à ce présentisme numérique pétri de performance, performativité et compétition²⁹. Plus précisément, ses analyses ont mis en évidence la manière dont l'obsession de l'hyperactivité et la tendance de plus en plus forte vers le *multitasking* réactif finissent par produire des troubles d'ordre dépressif et névrotique, et que de telles expressions de mal-être sont interprétées comme les conséquences de l'incapacité du sujet à soutenir les rythmes de l'hyperproduction capitaliste.
- 21 Une autre nouveauté qui accompagne la production de la subjectivité précaire dans le cadre d'une diffusion progressive de la numérisation consiste dans l'importance grandissante que revêt l'espace intermédiaire de la *connectivité* au sein duquel se construisent les relations de travail et d'apprentissage, ainsi que, désormais, la vie sociale tout entière. En particulier, le temps apparaît comme intériorisé et dégagé du contrôle formel extérieur, mais en même temps comme étendu, indéfini et dilatable jusqu'aux limites du possible. Il devient clair, dès lors, et ce d'autant plus dans la conjoncture pandémique, à quel point est ambiguë la connectivité en tant qu'informalité rendue possible et innervée par la technologie mobile. Dans un tel cadre, où les relations sont définies en tant qu'interactions des usagers, les liens sociaux faiblissent nécessairement et la subjectivité tend à être fragilisée. Il s'agit en effet de relations qui se structurent suivant la logique connexion/déconnexion, ressemblant davantage à des connexions et à des contacts dans le milieu professionnel qu'à des rapports consistants et durables.
- 22 La connexion est la création d'un *lien provisoire* fondé sur la confiance faite à un objectif, un *lien hyperléger* et *hyperfaible*, dont il est possible de se libérer immédiatement à n'importe quel moment par la déconnexion³⁰, dès lors que le « contrat fiduciaire » ne tient plus entre les partenaires, ou que l'objectif change tout simplement. La pandémie a impulsé l'essor de ces relations centrées sur la connectivité numérique et a réduit la place des relations « en présence » et aux environnements où l'on partage de la proximité physique. D'une part, elle a renversé le monde habituel, d'autre part elle a laissé un fond d'angoisse face au présent et devant un futur incertain. C'est toute la violence du changement abrupt : les formes de vie actuelles ne peuvent plus être comme celles « d'avant », mais nous ignorons à quoi elles vont ressembler.

Pour une réappropriation collective de la subjectivité, des corps et des relations sociales

- 23 Au fur et à mesure que les crises pandémique et économique se sont déployées – une véritable « crise de crises » – nous avons été plongés de plus en plus dans une

dynamique de malaise, de solitude et de morosité, de frustration de toutes les pulsions rattachées au plaisir. Ainsi, le gouvernement des vies fait une place de moins en moins importante à ces facteurs d'attraction qui ont ensorcelé les sujets dans des phases révolues et qui mobilisaient les images d'une autonomie fictive, d'une liberté imaginaire, tout en ayant recours à des idées de jouissance, à des pulsions et à des désirs expansifs. Marchandises, consommation, succès : comme l'écrit Paolo Godani, « si on ne craignait pas le ridicule, on pourrait dire que le capitalisme post-fordiste, avec ses pousse-à-jouir-et-à-consommer se rattache avec force à une tradition païenne » ; aujourd'hui, en revanche, on constate que la transformation actuelle du capitalisme opère un nouveau renversement en direction d'une morale de l'austérité ; on est confrontés aujourd'hui de manière de plus en plus crue à des formes d'introversion, de renoncement, de malaise et de malheur animées par la peur. Mais ce paradigme de l'affliction et de la crainte, cette apothéose de l'absence de plaisir, ce vide de visions où toute évocation positive disparaît, y compris la « valorisation paroxystique du désir »³¹, et qui mène incessamment à un « plaisir constitutivement insatisfait », agit en notre faveur. Comment ? Tout simplement, en interpellant nos corps et en politisant ce dont notre corps sait nous parler.

Nous faisons allusion en particulier aux *savoirs situés* dont parle Donna Haraway, affirmant que la connaissance est toujours *partielle*, nécessairement imparfaite, étant donné que tout point de vue est toujours « situé » dans un temps et dans un espace qui lui sont propres, et qu'il ne peut jamais saisir le Tout³². Et elle est aussi *partiale*, voir partisane, car la connaissance n'est jamais passive, pas plus que les êtres humains qui l'utilisent et qui l'approchent étant animés par des intérêts et des désirs, ainsi que de préjugés³³.

- 24 Cette perspective permet d'interroger le rapport entre pouvoir et normes qui est au centre des processus de production des sujets (et des objets). C'est toujours Haraway qui le suggère : « L'enjeu consiste à apprendre à se rappeler qu'on aurait pu être *autres* et qu'on peut toujours le devenir – c'est une donnée corporelle, incarnée »³⁴.

C'est avec le féminisme que le corps est devenu immédiatement « politique », en resituant la personne, la sexualité, la vie des affects et des relations directement dans l'histoire, la culture, les revendications et les programmes politiques, en bravant par conséquent les dispositifs visant à déterminer un ordre figé et obtus fondé sur des dichotomies rigides³⁵ ; ainsi, la pratique consistant à faire de soi-même un nouveau point de départ nous aide à interroger aussi la subordination à laquelle semble être condamnée la subjectivité dans le « devenir-entreprise ».

- 25 En étant plongé dans la précarité existentielle et généralisée, *le corps fait surface*. Ce qui fait surface est ainsi la partie la plus intime, la plus fragile, la plus exposée, liée aux différentes phases de la vie, à la reproduction et à la conservation de l'existence. Les moments de plus grande fragilité, que l'État social keynesien avait pour mission de prendre en charge (enfance, maladie, vieillesse, maternité...) sont exposés dans leur nudité au fur et à mesure que le cadre collectif s'effrite progressivement. L'expérience précaire, si étroitement liée à l'existence et à son trajet, rend évidentes les contradictions, les tensions persistantes entre « privé » et « public » : le travail absorbe la vie, les passions et les désirs, et décharge sur la vie les déséquilibres et les conflits. Du point de vue d'un bilan en quelque sorte existentiel, la sphère sociale et affective acquiert une nouvelle force, une nouvelle centralité, au moment même où les systèmes du *Welfare* s'effondrent : le *social* est en train de devenir *privé*. C'est pourquoi le recours

au concept de précarité nous paraît particulièrement pertinent. Judith Butler s'en réclame en tant que modalité politique du corps, entendu comme « animal humain », extérieur à toute *condition* professionnelle mais capable de sentiments tels que l'empathie, permettant « de s'ouvrir au corps d'autrui, d'un ensemble d'autres »³⁶. En employant une image très saisissante, Butler écrit : « Les corps ne sont pas des entités fermées sur elles-mêmes. Ils sont toujours en un sens hors d'eux-mêmes, en train d'explorer et de parcourir leur environnement, s'expandant et parfois étant expropriés à travers leurs propres sens »³⁷.

- 26 En suivant ces suggestions, nous estimons que le questionnement du corps et des affects produits dans la relation entre corps peut représenter une subversion de l'ordre socio-affectif conditionnant l'existence du précaire en tant qu'entrepreneur-de-soi, soumis à l'*obsequium salariale*, c'est-à-dire à des mécanismes affectifs génériques centrés sur la recherche passionnée d'une reconnaissance et ancrés dans la structure générale du rapport salarial et dans sa réalisation locale, à savoir l'entreprise³⁸.

Selon bell hooks, « l'effacement du corps nous incite à penser que nous entendons des faits neutres, objectifs, des faits qui n'appartiennent en propre à celles et à ceux qui sont en train de partager l'information. Nous sommes invités à transmettre des informations comme si celles-ci n'émergeaient pas à partir des corps. Significativement, celles et ceux d'entre nous qui essayent de critiquer les points de vue biaisés dans la salle de classe ont été poussés à revenir vers le corps pour parler de soi-même en tant que sujets dans l'histoire. Nous sommes tous des sujets dans l'histoire »³⁹.

- 27 La pratique politique subversive du féminisme s'est constituée dans un parcours de reconnaissance, fondé sur la récupération de la corporité, de la sexualité, de la matérialité. Les cadences du travail, la vie telle qu'elle est vécue, la disparition du bonheur, la construction de rôles innervés par la soumission au pouvoir, agissent de manière déterminante sur le désir, sur la santé du corps et de l'esprit. L'oppression part de l'éclipse de pulsions essentielles du corps et de l'esprit, liées à *éros*, à *philia*, à l'amour, à l'attention à l'égard d'autrui – pour ne mettre que quelques noms sur un univers d'affects différenciés et variés aujourd'hui refoulé et réprimé, entre autres choses par la peur de la maladie, suite à l'expérience récente du Covid-19.
- 28 Le corps précaire devient de ce point de vue décisif pour définir des rôles *intégrés* (les employés) et des rôles *marginiaux* (non-employés), ces derniers étant souvent stigmatisés et culpabilisés⁴⁰. L'objectif du capital est de réduire chaque individu à une entreprise composée d'une seule personne, éternellement forcée à rechercher le niveau le plus élevé de rentabilité, le rapport le plus rentable entre qualité et prix, visant à réduire autant que faire se peut les contraintes sociales dans un horizon qui tend à exclure le corps d'autrui. Dans un tel cadre, le sujet précaire, l'entrepreneur-de-soi, tend à effacer autrui, car l'attention à l'égard d'autrui peut faire obstacle au productivisme illimité auquel on est censé être condamnés. D'autre part, autrui pourrait représenter un antagoniste dangereux, un concurrent plus habile que nous, peut-être plus jeune, plus discipliné, plus docile, malléable, foncièrement optimiste...
- 29 Afin de cerner de tels processus, et de déconstruire la manière dont le pouvoir détermine les formes de l'assujettissement, il importe de renouer avec notre condition d'êtres incarnés, en reconnaissant ainsi des formes de subjectivation aptes à marquer les limites de l'identité néolibérale. C'est un passage nécessaire pour interrompre la *fiction objective* sur laquelle se fonde la culture de la domination. Il s'agit, dans ce regard jeté à la fois en arrière et en avant grâce à la pensée féministe, de relire et de

reconnaître le savoir matériellement inscrit dans le corps afin de vider et de déserrer l'apparence immatérielle de la participation, de l'autonomie et de l'entrepreneuriabilité à laquelle la condition précaire est sommée d'adhérer.

Conclusions

- 30 Dans cette contribution nous avons interrogé les transformations des subjectivités précaires à l'époque du néolibéralisme et de la pandémie, le présupposé de nos réflexions étant que, pour comprendre les transformations actuelles il est impossible de se limiter à l'étude de la précarité sur le plan de la typologie des contrats d'embauche. Notre proposition consiste à lire les processus de précarisation en distinguant, d'une part, la catégorie de précarité en tant que liée au travail non-standard et, d'autre part, la précarité entendue comme *production de subjectivité précaire*. Adopter une approche orientée vers la subjectivité permet de prendre en charge tant la dimension *située et ouverte* qui est propre à l'existence laborieuse contemporaine que la pluralité des conditions possibles dans les différents moments du temps de la vie. Une telle approche permet ainsi de lire la précarité à travers le regard et l'agir intentionnel des sujets qui la vivent et la décrivent à partir de leur conception du temps et des différentes phases de la vie. Le travail s'inscrit donc comme dimension imaginaire dans un univers de relations possibles, mais fragiles et aléatoires, autour desquelles se structure la subjectivité. Dans ce cadre, la notion de précarité change de statut : elle n'indique pas une condition objective, dépendant uniquement de l'absence de certaines protections typiques du travail salarié standard, mais apparaît comme le résultat polysémique d'expériences et de représentations changeantes dont la forme est déterminée par l'incitation au devenir-entreprise, à la capture des désirs qu'il enveloppe et par l'expérience de la séparation entre le corps et l'esprit, que la distanciation numérique généralisée imposée pendant la pandémie a davantage accentuée. En ce sens, le concept de précarité peut être défini par rapport à la perception du rapport au corps exproprié du sentir et poussé à s'exprimer au travers de modèles et de masques fantasmatiques de performativité et d'efficacité.
- 31 À partir des processus ainsi décrits, nous estimons que la conquête de nouveaux espaces de parole et de droits représente (aussi) un problème de gestion des subjectivités et de compréhension de la manière dont a lieu la fabrication du sujet néolibéral. Lutter contre la précarité ne veut pas dire uniquement déterminer la rémunération, ou l'augmentation des rémunérations, des sujets concernés, ou les conditions de leur contrat d'embauche, mais aussi comprendre comment construire une action sociale rompant avec les logiques de l'individualisation et du devenir-entreprise. En proposant certains parcours d'interprétation de la subjectivité, nous avons essayé de montrer un portrait hétéroclite du sujet précaire qui « se produit » lui-même au sein du monde néolibéral. Cette exploration vise aussi à mettre en évidence certains nouveaux défis auxquels nous expose la condition précaire du devenir-entreprise auto-imposé et l'urgence d'y répondre à travers une éthique et une culture du soin en tant que gouvernement des relations politiques⁴¹, tout en imaginant un projet de société du soin et des corps vue comme réparation du tissu fondamental des relations sociales⁴².
- 32 *Renouer avec les corps*, des corps livrés à l'attention ininterrompue exigée par le modèle capitaliste contemporain, représente à nos yeux une posture politiquement en rupture

à l'égard d'un modèle de société (masculine) fondé sur la marchandisation du vivant. Renouer avec les corps en récupérant les possibilités révolutionnaires du désir, car « l'opposition révolutionnaire contre le capital est essentiellement une opposition de corps »⁴³. Ce qui signifie aussi une « alliance de corps », suivant l'expression puissante de Judith Butler, nous invitant à reconnaître l'insuffisance des ontologies identitaires et à penser en revanche l'enjeu de l'alliance : « Mais peut-être ce qui compte davantage, c'est ces formes de mobilisation animées par une conscience aiguë de l'intersection entre des gens qui risquent de perdre leur emploi ou de voir leur maison saisie par des banques ; la variété des gens qui sont exposés de manière différentielle au risque du harcèlement de rue, de la criminalisation, de l'enfermement ou de la pathologisation ; le *background* religieux et racial spécifique de ces gens dont les vies sont ciblées comme étant indispensables par ceux qui sèment la guerre. De mon point de vue, cette perspective implique le besoin d'une lutte plus généralisée contre la précarité, une lutte qui émerge depuis un sentiment vécu de précarité »⁴⁴.

NOTES

1. Kathleen M. Millar, « Toward a critical politics of precarity », in *Sociology Compass*, 11(6), 2017, e12483, Doi: 10.1111/soc4.12483.
2. A. L. Kalleberg-S. P. Vallas, « Probing precarious work : theory, research, and politics ». in *Research in the Sociology of Work*, 31(1), 2018, Doi : 10.1108/S0277-283320170000031017.
3. Joseph Choonara, *Insecurity, Precarious Work and Labour Markets: Challenging the Orthodoxy*, Londres, Macmillan, 2019.
4. Andrea Fumagalli, « Precarietà », in *Parole di una nuova politica*. Rome, XL Edizioni, 2007.
5. Emiliana Armano-Annalisa Murgia, « The precariousnesses of young knowledge workers: a subject-oriented approach », in *Global Discourse*, 3(3-4), 2013, Doi: 10.1080/23269995.2013.865313.
6. Cristina Morini-Andrea Fumagalli, « Life put to work: towards a life theory of value », in *Ephemera: Theory & Politics in Organization*. 10(3/4), 2010 ; E. Armano, A. Bove, A. Murgia (eds.), *Mapping Precariousness, Labour Insecurity and Uncertain Livelihoods: Subjectivities and Resistance*, Londres, Routledge, 2017.
7. Pierre Bourdieu, « La précarité est aujourd'hui partout », in *Contre-feux*, Paris, Raison d'agir, 1998.
8. Andrew Ross, *Nice Work If You Can Get It: Life and Labor in Precarious Times*, New York, New York University Press, 2009.
9. E. Armano, *Precarietà e innovazione nel postfordismo. Una ricerca qualitativa sui lavoratori della conoscenza a Torino*, Bologne, Odoja, 2010 ; E. Armano-A. Murgia, « The precariousnesses of young knowledge workers : a subject-oriented approach », *op. cit.* ; C. Morini, *Vite lavorate. Corpi valore resistenze al disamore*, Roma, Manifestolibri, 2022 et *Per amore o per forza. Femminilizzazione del lavoro e biopolitiche dei corpi*, Verone, Ombre Corte, 2010 ; C. Morini-K. Carls-E. Armano, « Precarietà, lavoro emotivo e creatività nel giornalismo e nell'editoria. La narrazione come strumento e oggetto della conricerca », in A. Murgia-E. Armano (a cura di), *Generazione precaria. Nuovi lavori e processi di soggettivazione*. Bologne, Odoja, 2014.
10. Pierre Bourdieu, « La précarité est aujourd'hui partout », in *Contre-feux*. Paris, Liber-Raison d'agir, 1998.

11. Dominique Meda, *The Future of Work: The Meaning and Value of Work in Europe*, ILO Research Paper 18, 2016.
12. Richard Sennett, *The Corrosion of Character. The Personal Consequences of Work in the New Capitalism*, New York, WW Norton, 1998.
13. R. Carmo, F. Cantante, N. de Almeida Alves, « Time projections: youth and precarious employment », in *Time & Society*, 23(3), Doi: 10.1177/0961463X14549505.
14. E. Armano-A. Murgia, « The precariousnesses of young knowledge workers : a subject-oriented approach », in *Global Discourse*, 3(3-4), Doi : 10.1080/23269995.2013.865313 ; C. Morini-P. Vignola, *Piccola enciclopedia precaria. Dai Quaderni di San Precario*, Milan, Agenzia X Edizioni, 2015.
15. J. Henriques, W. Hollway, C. Urwin, C. Venn, V. Walkerdine (eds.), *Changing the Subject: Psychology, Social Regulations and Subjectivity*, Londres, Methuen, 1984; Judith Butler, *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*, Londres, Routledge, 1990.
16. Michel Foucault, *Naissance de la biopolitique. Cours au Collège de France 1978-1979*, Paris, Seuil-Hautes Etudes, 2004.
17. Ulrich Bröckling, *The Entrepreneurial Self. Fabricating a New Type of Subject*, Los Angeles, Sage, 2016.
18. André Gorz, « La personne devient une entreprise », in *Revue du MAUSS* 18, 2001.
19. Luc Boltanski-Eve Chiapello, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1993.
20. A. Murgia, B. Poggio, N. Torchio, « Italy: precariousness and skill mismatch », in *Precairous Work and Young Highly Skilled Workers in Europe. Risk Transitions and Missing Policies*, Milan, Angeli, 2012.
21. Cristina Morini, *Per amore o per forza. Femminilizzazione del lavoro e biopolitiche dei corpi*, Vérone, Ombre Corte, 2010.
22. Sergio Bologna, *The Rise of the European Self-employed Workforce*, Milan, Mimesis, 2018.
23. Mark Fisher, *Capitalist Realism. Is there no alternative ?*, Londres, Hunt Publishing, 2009.
24. Ulrich Beck, *The Brave New World of Work*, Cambridge, Polity Press, 2000.
25. Andrea Fumagalli, « Precarietà », in *Parole di una nuova politica*, Rome, XL Edizioni; Rosalind Gill-Akane Kanai, « Mediating neoliberal capitalism: affect, subjectivity and inequality », in *Journal of Communication*, 68(2), Doi: 10.1093/joc/jqy002.
26. Jay David Bolter-Richard Grusin, *Remediation. Understanding New Media*, Cambridge, MA, MIT Press, 2000.
27. Deborah Lupton-Karin Willis, *The COVID-19 Crisis. Social Perspectives*, Londres, Routledge, 2021.
28. K. Möhring, E. Naumann, M. Reifenscheid, A. Wenz, T. Rettig, U. Krieger, S. Friedel, M. Finkel, C. Cornesse, A. G. Blom, « The COVID-19 pandemic and subjective well-being: longitudinal evidence on satisfaction with work and family », in *European Societies*, 23(s1), 2021, Doi: 10.1080/14616696.2020.1833066.
29. Byung-Chul Han, *Psychopolitics. Neoliberalism and New Technologies of Power*, Londres, Verso, 2017 ; *The Burnout Society*, Stanford, Stanford University Press, 2015. Cf. aussi Federico Chicchi-Anna Simone, *La società della prestazione*, Rome, Ediesse, 2017 et Maura Gancitano-Andrea Colamedici, *La società della performance*, Rome, Tlön, 2018.
30. Manuel Castells, *The Rise of the Network Society*, Malden, MA, Blackwell Publishers, 1996.
31. Paolo Godani, *Sul piacere che manca. Etica del desiderio e spirito del capitalismo*, Rome, DeriveApprodi, 2019, p. 23.
32. Donna Haraway, *Modest_Witness@Second_Millennium.FemaleMan@_ Meets_OncoMouse™. Feminism and Technoscience*, New York, Routledge, 1997.
33. D. Haraway, « Situated knowledges: the science question in feminism and the privilege of partial perspective », in *Feminist Studies*, 14(3), 1988, Doi.org/10.2307/3178066.
34. D. Haraway, *Modest_Witness@Second_Millennium.FemaleMan@_ Meets_OncoMouse™. Feminism and Technoscience, op. cit., p. 39.*

35. D. Haraway, « Manifesto for cyborgs: science, technology, and socialist feminism in the 1980s », in *Australian Feminist Studies*, 2(4), 1987, Doi: 10.1080/08164649.1987.9961538.
36. J. Butler, *Notes Toward a Performative Theory of Assembly*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 2015, p. 149.
37. *Ibidem*.
38. Frédéric Lordon, *Imperium. Structures et affects des corps politiques*, Paris, La Fabrique, 2015.
39. bell hooks, *Teaching to Transgress: Education as the Practice of Freedom*, Abingdon, Routledge, 2020, p. 174.
40. David Harvey, « The body as an accumulation strategy », in *Environment and Planning D: Society and Space*, 16(4), Doi: 10.1068/d160401, 1998.
41. Joan Tronto, *Who Cares? How to Reshape a Democratic Politics*, Ithaca, NY, Cornell University Press, 2015.
42. M. Cozza, S. Gherardi, V. Graziano, J. Johansson, M. Mondon-Navazo, A. Murgia, K. Trogal, « Covid-19 as a breakdown in the texture of social practices », in *Gender, Work & Organization*, 28(S1), 2021, Doi: 10.1111/gwao.12524.
43. Luciano Parinetto, *Corpo e rivoluzione in Marx. Morte, diavolo, analità*, Milan, Mimesis, 2015.
44. J. Butler, *Notes Toward a Performative Theory of Assembly*, op. cit., p. 68-69.
-

RÉSUMÉS

Les dernières décennies ont été marquées par l'émergence d'une vaste littérature sur les processus de précarisation. Deux grands axes de recherche ont marqué les approches sociologiques. Le premier - développé principalement dans le domaine de la sociologie économique - s'est concentré sur la "précarité" du travail étudiée dans les dimensions structurelles qui ont progressivement érodé le régime d'emploi fordiste pour une partie croissante de la main-d'œuvre. La deuxième ligne d'investigation - sur la "condition précaire" et l'ontologie précaire (précarité) - se concentre sur l'expérience subjective qui dénote une condition si étendue qu'elle devient une précarité existentielle, qui imprègne la vie entière des individus. L'accent est mis ici sur les effets de la précarité non seulement sur le travail, mais aussi sur la vie et la subjectivité. Partant des résultats d'une série de recherches menées principalement en Italie, cette contribution se concentre sur cette deuxième ligne d'investigation, à la lumière de la pandémie de Covid-19.

The processes of precarisation have been investigated through two main lines of enquiry and sociological investigation. The first - developed mainly in the field of economic sociology - focuses on the *precarity* of work, investigated in the structural dimensions that have progressively eroded the Fordist employment regime for a growing part of the labour force. The second line of investigation, on the other hand, reflects on the precarious ontology of the contemporary subject and the existential *precariousness* that permeates the entire life of individuals. Drawing on the results of a series of studies conducted mainly in Italy, this article frames precariousness in terms of the production of subjectivity, also in the light of the pandemic context, and discusses potential forms of resistance through care, proximity and the construction of social relations based on the affective encounter of bodies.

INDEX

Index géographique : Italie

Keywords : precariousness, subjectivity, self-entrepreneurship, digitisation, pandemic, resistance, affect, subject-oriented approach

Mots-clés : précarité, subjectivité, entrepreneur de soi, numérisation, pandémie, résistance, affect, approche orientée vers le sujet

Index chronologique : Années 2000

AUTEURS

EMILIANA ARMANO

Emiliana Armano, sociologue et chercheuse indépendante, a obtenu son doctorat en études du travail à l'Université de Milan. Ses recherches portent sur l'intersection des processus de travail entre la production de subjectivité dans le contexte du capitalisme de plateforme, avec une approche d'enquête sociale et de co-recherche. Elle est l'auteur de nombreuses études critiques, dont récemment (avec M. Briziarelli et E. Risi) *Digital Platforms and Algorithmic Subjectivities* (University of Westminster Press, 2022). E-mail : emi_armano@yahoo.it

CRISTINA MORINI

Cristina Morini, chercheuse indépendante, journaliste, féministe. Elle est l'auteur de nombreux essais et ouvrages sur la féminisation du travail, la condition précaire, la relation entre la subjectivité et le capitalisme contemporain. Elle fait partie du réseau international de recherche, d'analyse et de discussion Effimera : <https://effimera.org/>. Parmi ses publications récentes, *Vite lavorate, corpi, valore, resistenza al disamore* (Manifesto libri, Rome, 2022), un texte qui poursuit le discours entamé avec *Per amore o per forza. Femminilizzazione del lavoro e biopolitiche del corpo* (ombre corte, Verona, 2010). E-mail : cris.morini@gmail.com

ANNALISA MURGIA

Annalisa Murgia est Associate Professor au Département des Sciences Sociales et Politiques de l'Université de Milan, où elle est aussi coordinatrice scientifique du centre de recherche GENDERS et la directrice du projet ERC SHARE - *Seizing the Hybrid Areas of work by Representing self-Employment*. Ses travaux portent sur la manière dont la précarité modèle la subjectivité contemporaine et sur les formes de résistance exprimées par travailleuses et travailleurs précaires. Elle a récemment codirigé (avec Joseph Choonara et Renato Miguel Carmo) le volume *Faces of Precarity : Critical Perspectives on Work, Subjectivities and Struggles*, Bristol University Press, 2022. Email : annalisa.murgia@unimi.it